

Jean-François Chassay
Daniel Grenier
William S. Messier
Université du Québec à Montréal

Introduction.
Ciel, mon Darwin!

De toutes les figures marquantes du monde scientifique en Occident, Charles Darwin est une des plus effacée. C'est pourtant celle qui aura été la plus investie par les écrivains, si on excepte Albert Einstein. On comprendra que ce phénomène tient moins à sa vie, fort casanière sauf pour les cinq années de son voyage sur le Beagle, qu'à ses théories. La parution de *De l'origine des espèces*¹ en 1859 sera, pour reprendre dans un autre contexte l'expression de Stendhal, un coup de pistolet dans un concert. Avant Darwin, des travaux en géologie, en histoire naturelle, en paléontologie, avaient déjà ébranlé le modèle fixiste propre au discours religieux, selon lequel les espèces étaient toutes apparues une fois, n'avaient jamais été modifiées, et ne le

1. Charles Darwin, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, Londres, John Murray, Albemarle Street, 1859, 502 p.

seraient pas tant que la Terre existerait. Lamarck, Cuvier, Hutton, Lyell, pour ne nommer que les plus connus, avaient participé à cette remise en question, dont l'impact restait pourtant timide dans le discours social au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Le livre de Darwin aura plongé le monde du vivant dans l'Histoire. Comme l'écrit Daniel C. Dennett :

Nous autres postdarwiniciens sommes si habitués à penser en termes historiques au sujet du développement des formes vivantes qu'il nous faut faire un effort particulier pour nous souvenir du fait qu'à l'époque de Darwin, les espèces d'organismes étaient tenues pour aussi intemporelles que les triangles et les cercles parfaits de la géométrie euclidienne².

Il n'existe pas d'espèces pures, mais des mélanges, des variations, des mutations, où le hasard joue un rôle central. Dès lors, l'être humain apparaît comme un mammifère semblable aux autres, produit du hasard à l'image de n'importe quel reptile, béluga ou crocodile, et non pas à celle de Dieu qui perd voix au chapitre. Éliminer Dieu de la Création n'était pas qu'un petit détail et Darwin en était fort conscient. Du point de vue de l'évolution, il n'existe pas d'espèce supérieure à une autre et, comme il l'écrira dans une lettre, si, au lieu d'une structure cérébrale très développée, on jugeait la supériorité en fonction de l'instinct, l'abeille dépasserait amplement l'espèce humaine. Darwin arrive à la conclusion, pour reprendre la belle formule de l'immunologiste Jean-Claude Ameisen, que « [l]'histoire du vivant est une succession, imprévisible, d'accidents étranges, terribles ou merveilleux³ ». Sauf que pour plusieurs, il s'agit plutôt d'une perte de repères. Les hiérarchies s'écroulent en même temps que les colonnes du temple divin. Voilà qui a de quoi donner le vertige et, parfois, crée la colère en retour.

On comprend l'impact que les théories darwiniennes ont pu avoir sur l'imaginaire social, d'autant plus que certains de ses propos — et il

2. Daniel C. Dennett, *Darwin est-il dangereux?*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 41.

3. Jean Claude Ameisen, *La sculpture du vivant*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003, p. 12.

serait même plus juste de parler de certaines de ses formules — ont été interprétés d'une manière étonnante. Ainsi, on a parlé de darwinisme social, de darwinisme racial. Les nazis ont utilisé l'expression « sélection naturelle » pour justifier le génocide juif. Or, on ne voit pas en quoi il y aurait une sélection naturelle dans le massacre programmé de millions de personnes par des moyens technologiques et par la privation de nourriture. On a parlé de la survivance du plus fort pour justifier l'élimination des incapables et des supposés débiles, alors que Darwin parle plutôt des plus aptes, ce qui renvoie *spécifiquement* à la reproduction. On a interprété la « lutte pour l'existence » comme la victoire du fort sur le faible. Ce n'est pourtant pas une question de muscles ou de pouvoir financier. Darwin a été d'une clarté diaphane à ce sujet :

Je dois faire remarquer que j'emploie le terme de *lutte pour l'existence* dans le sens général et métaphorique, ce qui implique les relations mutuelles de dépendance des êtres organisés, et, ce qui est plus important, non seulement la vie de l'individu, mais son aptitude ou sa réussite à laisser des descendants. On peut certainement affirmer que deux animaux carnivores, en temps de famine, luttent l'un contre l'autre à qui se procurera les aliments nécessaires à son existence. Mais on dit qu'une plante, au bord du désert, lutte pour l'existence contre la sécheresse, alors qu'il serait plus exact de dire que son existence dépend de l'humidité. [...] Le gui dépend du pommier et de quelques autres arbres; or c'est seulement au figuré que l'on pourra dire qu'il lutte contre ces arbres, car si ces parasites s'établissent en trop grand nombre sur le même arbre, ce dernier languit et meurt [...]. J'emploie donc, pour plus de commodité, le terme général *lutte pour l'existence*, dans ces différents sens qui se confondent les uns avec les autres⁴.

Les sciences appartiennent depuis toujours à la culture et à ses discours. Il est normal qu'elles jouent un rôle primordial dans l'imaginaire contemporain. Elles produisent des images (icônes, tropes)

4. Charles Darwin, *L'origine des espèces*, traduit par Edmond Barbier, revu par Daniel Becquemont, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1992, p. 114-115.



qui construisent nos représentations de la réalité. Cependant, ce qu'elles nous dévoilent du monde, à l'intérieur d'un discours souvent complexe qui rend difficile sa compréhension, produit une mythification de certaines découvertes provoquant dans certains cas d'importantes dérives, sinon de graves simplifications. Les travaux de Darwin en dévoilent un des exemples les plus spectaculaires.

Du point de vue très formel des sciences pures, ces « dérives » ne peuvent qu'apparaître déplorables. Néanmoins, elles rendent compte de tout un espace de la pensée où s'engouffre l'imaginaire scientifique, espace de rêve qui comble des besoins, instruit les fictions, les textes et les images : que retient-on de la science? Comment la met-on en scène? Quel pouvoir lui accorde-t-on? Comment certaines « fictions scientifiques » par exemple, que nous nommerons « fictions cognitives », renversent-elles les clichés produits par la doxa pour interroger la réalité scientifique à travers l'imaginaire?

Le pouvoir produit par la pensée darwinienne sur l'imaginaire social tient à de multiples facteurs et s'exprime de façons variées dans les romans, les pièces de théâtre et même la poésie. Parfois Darwin lui-même apparaît comme personnage, parfois ce sont ses idées qui servent d'embrasseur narratif ou de cadre diégétique et permettent de réfléchir sur l'évolution, l'hérédité, notre rapport à la nature ou aux grands singes, quand il ne s'agit pas de s'attaquer au créationnisme ou à d'autres formes d'anti-intellectualisme. Parfois, c'est à travers les plus célèbres formules du naturaliste (« sélection naturelle », « survivance du plus apte », « lutte pour l'existence », etc.) qu'un intertexte darwinien résonne dans la fiction⁵.

Cette fascination pour Darwin s'explique aussi pour une autre raison, liée à ce que nous disions précédemment : Darwin inscrit le vivant dans

5. Sur l'influence de Darwin sur la littérature et les raisons de cette influence, on peut consulter le chapitre 9 de l'anthologie de Philip Appleman, « Darwin and the Literary Mind », Philip Appleman [dir.], *Darwin*, New York et Londres, Norton, 2001, p. 631-682. Pour avoir une petite idée de l'effet du personnage de Darwin dans les fictions, voir Jean-François Chassay, « Vertiges du double », *Si la science m'était contée*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2009, p. 131-168.



l'Histoire. Ce faisant, il fait de l'évolution une narration. Narration exemplaire, mettant en scène le grand spectacle du monde, ce que le narrateur du roman *Samedi* de Ian McEwan explique bien :

Pouvait-on rêver meilleur mythe de la création? Une échelle temporelle inimaginable, d'innombrables générations produisant à des doses infinitésimales une beauté vivante et complexe à partir de la matière inerte, sous la conduite de ces furies aveugles que sont la sélection naturelle, les mutations génétiques et les modifications environnementales [...] — et, bonus sans précédent, le fait que cette histoire-là se soit révélée rigoureusement vraie⁶.

De manière plus prosaïque, Gillian Beer ne dit pas autre chose lorsqu'elle écrit :

[L]a théorie de l'évolution a eu une grande importance pour les techniques narratives et la composition de la fiction. En raison de ses préoccupations sur le temps et les changements, la théorie de l'évolution a d'inhérentes affinités avec les problèmes et les processus narratifs⁷.

Ainsi, non seulement Darwin a-t-il eu un impact énorme sur l'imaginaire occidental et sur l'imagination des écrivains, mais les bouleversements épistémologiques qu'ils créent — restituer le vivant dans une histoire qui repose sur une évolution — conduit à rapprocher la biologie de la narration romanesque en mettant de l'avant deux des caractéristiques les plus fondamentales de ce genre littéraire : l'espace (par l'importance accordée à l'environnement) et le temps (par le rôle central de l'évolution, marquée par la sélection naturelle et le rôle clé du hasard).

Peut-on, à partir de là, rêver d'une théorie qui reposerait sur un « darwinisme littéraire » d'une ampleur telle qu'elle pourrait renouveler entièrement les études en littérature? C'est le pari qu'ont fait certains

6. Ian McEwan, *Samedi*, traduit par France Camus-Pichon, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 83.

7. Gillian Beer, *Darwin's Plot: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 5.

chercheurs américains, de manière souvent polémique. Nous avons voulu en faire le point de départ et l'axe central d'une réflexion autour des liens entre Darwin, darwinisme et littérature.

Un questionnement corollaire est apparu au fil de nos recherches sur le mouvement qui, dans ses articulations les plus radicales — et les plus visibles actuellement — aux États-Unis, propose rien de moins qu'une subsumption des études littéraires, voire des sciences humaines, par la psychologie évolutionniste : que peut signifier pour l'histoire littéraire l'avènement de ce darwinisme? Nous venons de le voir brièvement, la théorie de Darwin a eu pour effet de « narrativiser » la biologie, de générer en quelque sorte une histoire biologique. Ironiquement, dans le cadre proposé par les darwinistes ayant attiré notre attention, l'histoire littéraire, elle, court plutôt le risque d'être évacuée. Dans sa formulation la plus grossière, notre questionnement allait comme suit : à quoi bon étudier l'histoire de la littérature si celle-ci n'évolue à peu près pas? L'idée de voir derrière tout texte de fiction un trait de l'évolution de l'espèce humaine — c'est-à-dire, un trait qui se serait propagé au sein d'une population parce qu'il constituerait un avantage sur le plan de la reproduction —, en sachant que le cerveau n'aurait pas évolué depuis la préhistoire, ne risque-t-elle pas de réduire radicalement l'objet de la littérature? Et quel est l'intérêt de parler d'une « évolution » de la littérature? Celle-ci ne se modifie pas au rythme des espèces.

En affirmant qu'il « n'existe pas de système de lecture neutre⁸ », Roland Barthes propose que chaque histoire littéraire révèle une perception singulière de la littérature. Le système de lecture des darwinistes pointe vers une perception fondée sur la structure agonistique des récits littéraires. Celle-ci exposerait des comportements et des relations de pouvoirs qui trouveraient immanquablement leur explication dans la psychologie évolutionniste. De Homère à Jane Austen en passant par Shakespeare, le canon littéraire occidental tel que constitué par les darwinistes confirmerait que le cerveau humain à travers l'histoire obéit, dans l'absolu, aux mêmes impératifs.

8. Roland Barthes, « Histoire et littérature », *Sur Racine*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1979, p. 156.

En 2012, dans la revue *New Yorker*, Anthony Gottlieb cite le scientifique Stephen Jay Gould pour évoquer la difficulté qu'éprouvent bien souvent les tenants de la psychologie évolutionniste intéressés par la littérature à ne pas se limiter à des lieux communs sur la nature humaine : « Notre tentation de résumer l'esprit par le biais d'"Histoires comme ça" ["Just So Stories"] est si grande [...] que l'absence de preuve irréfutable est souvent négligée⁹. » Notre parcours de lecture d'éminents darwinistes littéraires nous a maintes fois menés à ce même cul-de-sac — à trop vouloir réduire des phénomènes littéraires, langagiers ou culturels à quelques affirmations générales sur la nature humaine, ces chercheurs finissent par faire de la littérature une collection d'« Histoires comme ça¹⁰ ». Pis encore, d'un point de vue tout littéraire, notre réaction vis-à-vis des conclusions plus ou moins convaincantes de certaines études s'approchait plutôt de l'indifférence : les « Just So Stories » nous ont souvent fait dire « et alors? ».

La théorie de l'évolution, depuis Darwin, n'a cessé de se préciser et de se complexifier à la fois : les questions qu'elle soulève spécialement en ce qui concerne le comportement humain — notamment la nature altruiste ou égocentrique de ce dernier — n'ont pas fini de nous tarauder. Et la littérature demeure un espace d'exploration ouvert sur ces questions. Si elle peut sembler quelque peu pessimiste, voire alarmiste, notre interrogation corollaire évoquée plus haut comporte au contraire, et indirectement, un soupçon enthousiaste : les « Histoires comme ça » des darwinistes littéraires les plus véhéments ne représentent assurément pas l'épuisement des possibilités de croisements entre la littérature et la théorie de l'évolution. Bien que bon nombre d'études en vogue cherchent encore à instrumentaliser la littérature pour y faire platement l'inventaire des comportements humains cohérents avec l'adaptation de

9. Anthony Gottlieb, « It Ain't Necessarily So », *New Yorker*, http://www.newyorker.com/arts/critics/books/2012/09/17/120917crbo_books_gottlieb (5 novembre 2012) [nous traduisons].

10. Gottlieb explique que la formule vient de Rudyard Kipling et est employée pour évoquer des mythes frappants de simplicité.

l'espèce¹¹, d'autres travaux relie brillamment ce savoir scientifique au savoir littéraire en tâchant de respecter les limites de l'un et l'autre¹².

Le présent cahier nous a permis de mieux confirmer notre soupçon, et tente d'aller au-delà d'une simple critique de littéraires endurcis. Bien sûr, la plupart des textes réunis ici s'interrogent de près ou de loin sur la pertinence de la posture des darwinistes littéraires (et en particulier sur celle du « fondateur » du mouvement, le professeur de l'université du Missouri Joseph Carroll, qui a commencé à publier des articles à ce sujet dès le début des années 1990), mais nous avons cru bon de laisser la place à un véritable questionnement sur les possibilités offertes par les théories de Darwin, leur héritage et l'influence qu'elles ont eu sur la littérature et l'art en général, sans se limiter à une seule approche, aussi imposante puisse-t-elle sembler.

Ce cahier de recherche se décline donc en plusieurs étapes, s'éloignant tranquillement de l'orbite du darwinisme littéraire à proprement parler pour arriver à des réflexions satellitaires ainsi qu'à des analyses littéraires nourries par une conception différente de ce que la théorie de l'évolution peut bien nous dire sur la pratique littéraire et ses enjeux contemporains, liés de près aux définitions du vivant et de l'humanité.

D'abord, William S. Messier, Daniel Grenier et Nicolas Wanlin se sont donnés pour mission d'analyser le mouvement afin d'en révéler quelques-uns des présupposés les plus flagrants. Le texte de Messier se veut en quelque sorte une seconde introduction à ce cahier, dans la mesure où il expose certaines idées répandues chez les darwinistes littéraires afin d'en expliquer les tenants et aboutissants dans une perspective critique. S'intéressant de près aux écrits de Joseph Carroll, Jonathan Gottschall et d'autres darwinistes littéraires réputés, il dresse un portrait de ces chercheurs aux ambitions plus grandes que nature, pour lesquelles science rime parfois avec idéologie.

11. Voir notamment Joseph Carroll, *Graphing Jane Austen: The Evolutionary Basis of Literary Meaning*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, 318 p.

12. Voir à ce titre Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les prairies ordinaires, 2008, 139 p.

De son côté, Daniel Grenier a choisi de se pencher sur un article en particulier de Joseph Carroll, une analyse évolutionniste du roman *The Picture of Dorian Gray*¹³, et d'en faire une critique détaillée, point par point. En faisant ressortir les nombreux raccourcis, voire les quelques dangereux sophismes parsemant l'analyse de Carroll, Grenier arrive à nous faire comprendre où se termine la science et où commence les jugements de valeurs et les préjugés dans une approche comme celle des darwinistes littéraires.

C'est également cet aspect de la confusion pernicieuse entre recherche scientifique et conception idéologique de la littérature qui intéresse Nicolas Wanlin chez les darwinistes littéraires. En s'appuyant sur l'exemple de Ferdinand Brunetière, intellectuel français qui avait proposé au XIX^e siècle une théorie des genres basée sur la théorie de l'évolution, Wanlin met en perspective les travaux des darwinistes et les inscrit dans une filiation historique étonnante qui permet de mieux les cerner en tant que mouvement, non seulement à l'heure où le grand public s'intéresse de plus en plus à leurs écrits, mais également à l'intérieur du monde universitaire où, malgré leur relative obscurité¹⁴, ils ont des visées précises.

À la suite de ces trois textes permettant au lecteur de mieux comprendre le mouvement qui fut à l'origine de la réflexion de ce cahier se trouvent quelques portes ouvertes sur d'autres versions du « darwinisme » et le sens que le terme peut revêtir une fois accolé à l'adjectif « littéraire ». Inspiré d'une démarche proche de celle de Gillian Beer, qui a analysé dans les années 1980 le jeu complexe d'influences entre les théories de Darwin et la littérature victorienne, Sébastien

13. Oscar Wilde, *The Picture of Dorian Gray*, Londres, Ward, Lock and Company, 1891, 252 p.

14. Cependant, on a vu apparaître au cours des dernières années plusieurs publications académiques se penchant sur le phénomène du darwinisme littéraire, qui semble avoir autant de détracteurs que d'adhérents. Soulignons la parution en 2011, aux Pays-Bas, des actes d'un colloque consacré à l'héritage de Darwin dans la littérature. Voir Nicholas Saul et Simon J. James [dir.], *The Evolution of Literature: Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011, 346 p.

Roldan nous livre une lecture de la conception de la compétition et du suicide dans l'œuvre d'Émile Zola et chez certains de ses contemporains moins connus. Roldan, à travers de multiples exemples tirés des *Rougon-Marquart*, explique entre autres à quel point l'influence de Darwin est à la fois essentielle et superficielle pour comprendre le naturalisme zolien, qui a émergé à une époque où on pouvait déjà se réclamer du père de la théorie de l'évolution sans même avoir lu une ligne de *De l'origine des espèces*. Flottant dans l'air du temps, travesties par les idéologues et déformées par les traductions, les théories de Darwin appartenaient désormais au discours social, pour le meilleur et pour le pire.

Nous propulsant dans un futur très éloigné, Elaine Després s'attarde quant à elle au roman *Hothouse*¹⁵, de l'écrivain de science-fiction anglais Brian Aldiss. Avançant l'idée qu'une lecture « darwiniste » est surtout pertinente dans le cas de romans qui traitent de l'homme en tant qu'être biologique s'adaptant à son environnement et qui s'interrogent sur les frontières de l'humain, ne serait-ce que parce que les théories de Darwin ne sont pas une méthode d'analyse, Després nous conduit dans les méandres complexes de la création futuriste d'Aldiss. Naviguant entre les limites aussi bien linguistiques que physiologiques du genre humain et les concepts de désévolution et de survie dans un monde hostile, l'analyse minutieuse de Després illustre bien la portée que peuvent avoir les théories de Darwin non seulement sur le monde réel, mais dans l'imagination des créateurs.

Aussi intéressé par des questions de langage et de représentations de l'imaginaire, c'est à une lecture du roman *Point Oméga*¹⁶ de Don DeLillo que Jean-François Chassay nous convie ensuite, dans laquelle on croise aussi bien Pierre Teilhard de Chardin qu'Alfred Hitchcock. Véritable « fiction darwinienne », le court roman de DeLillo est un terreau fertile où les questionnements liés au temps, à l'avenir, au passé, aux frontières physiques et psychologiques de l'homme abondent et ne sauraient être

15. Brian W. Aldiss, *Hothouse*, New York, Penguin Books, 2008 [1960], 26 chap.

16. Don DeLillo, *Point Oméga*, Paris/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2010, 138 p.

résumés à une simple grille d'analyse comportementale des fonctions adaptatives de l'espèce humaine.

Nous éloignant un tant soit peu des questions d'analyses littéraire, nous avons choisi de clore ce cahier avec les articles de Marianne Cloutier et de Jean-Simon Desrochers, qui traitent respectivement de questions relatives au bioart et des possibles avenues intéressantes développées par une des branches du darwinisme littéraire, celle de la théorie de la création. Amenant la réflexion en dehors du monde des livres, Cloutier présente une réflexion sur l'histoire de l'art et la manière dont celle-ci a, en quelque sorte, adopté la théorie de l'évolution depuis sa conception afin de s'en servir et de faire réfléchir le public à des questions sociales. Le bioart, les expériences sur l'évolution, les manipulations génétiques sont ici explorées à travers l'analyse de plusieurs œuvres qui ont marqué l'époque et la démarche d'artistes controversés comme Eduardo Kac, Andrea Zittel et Huang Yong Ping.

Enfin, Jean-Simon Desrochers propose pour terminer une réflexion ambitieuse sur une avenue un peu négligée par l'ensemble des intervenants de ce cahier, qui se sont surtout opposés à la pratique analytique des darwinistes, parfois jugée sévèrement. Il explique que le darwinisme littéraire ne s'applique pas seulement à la lecture des textes littéraires en soi, mais également à une éventuelle compréhension plus raffinée des mécanismes qui régissent le phénomène élitif et très complexe de la création. À l'aide d'exemples tirés des écrits théoriques de Brian Boyd, d'Ellen Dissanayake et d'autres chercheurs, littéraires autant que scientifiques, Desrochers nous aide à mieux comprendre les possibilités offertes par ce qu'il préfère appeler la « critique évolutionniste », ou « evocritic », et nous rappelle qu'on aurait tort de résumer l'ensemble des travaux des darwinistes littéraires à un simple effort d'expliquer le comportement d'Emma Bovary par ses ovaires¹⁷.

17. Voir David P. Barash & Nanelle R. Barash, *Madame Bovary's Ovaries*, New York Delta, 2006, 272 p.